Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 17 (1967)
Heft: 6

Artikel: Renouvier et l'histoire de la philosophie
Autor: Guéroult, Martial
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380886

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

RENOUVIER
ET L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

Renouvier, fondateur du néocriticisme est, de tous les philosophes français du XIXe siècle, celui qui a apporté la plus profonde doctrine relative à l'histoire de la philosophie et à son rapport avec l'essence de la philosophie. Libre disciple de Kant, Renouvier a surtout retenu de Kant le primat de la raison pratique sur celui de la raison théorique, l'importance du rôle de la croyance dans la philosophie, l'impossibilité d'arriver dans ce domaine à une certitude uniquement déterminée par le facteur logique, le caractère primordial du facteur liberté qui doit pourtant se concilier avec les réquisits de la rationalité.

Sa doctrine sur l'histoire de la philosophie est développée dans son grand ouvrage en deux volumes paru de 1885 à 1886 dans la *Critique philosophique* et intitulé *Esquisse d'une classification systématique des doctrines philosophiques*, complété en 1901 par les *Dilemmes de la métaphysique pure*. Ici comme chez Dilthey, nous assistons à une réaction, peut-être encore plus vive, contre la pensée hégélienne. Hégélien, Renouvier avait commencé par l'être dans son *Manuel de philosophie ancienne* et son *Manuel de philosophie moderne* (1842-44), « ouvrage savant et très philosophique », devait déclarer plus tard E. Boutroux. Il constatait alors que la contradiction des systèmes entre eux place le penseur devant un dilemme : ou bien le scepticisme, ou bien la reconnaissance que la vérité s'obtient par l'affirmation simultanée de propositions contradictoires. Seule la croyance peut trancher ce dilemme. La croyance se révèle donc comme un facteur indispensable à la position de toute doctrine. En outre, il estime que la croyance à la fois la plus conforme aux exigences de la liberté et aux rigueurs de la rationalité, c'est celle de l'union des contradictoires. Ainsi, il faut affirmer à la fois l'idéalisme qui enveloppe la liberté et le positivisme qui, tout en la niant, pose cette solidarité du tout sans quoi serait impossible « la communion des cœurs ». Par là Renouvier prescrivait en somme un éclectisme philosophique qui le

rangeait en gros dans le même groupe de penseurs que Hegel et Victor Cousin.

Cette première position enveloppait toutefois le germe d'une évolution future. Car, s'il était hégélien en proclamant la nécessité d'unir les contradictoires, Renouvier était en fait antihégélien en proclamant le primat de la croyance et l'intervention d'une option libre à la racine de sa propre philosophie comme de toutes les autres. En effet, affirmer que toute philosophie est une option entre deux partis contraires, c'est précisément, ou nier la synthèse des contradictoires, ou professer un choix unilatéral entre deux antithèses, bref, c'est souscrire, comme dirait Hegel, à l'*entweder oder* des dogmatiques. Il y avait donc, à ce moment, dans la pensée de Renouvier, une contradiction entre le contenu (qui pose la synthèse des contradictoires) et la forme (qui pose une libre option entre eux). Le cheminement de la réflexion philosophique chez Renouvier va l'amener à éliminer cette contradiction en rejetant définitivement l'hégélianisme et la thèse de l'union des contradictoires, en optant avec énergie pour la thèse de leur inconciliabilité, impliquant l'urgence d'un choix libre engageant toute la personne. Cette position nouvelle va engendrer sa doctrine définitive.

L'Esquisse d'une classification des doctrines philosophiques, où Renouvier développe ces vues nouvelles, est, comme il le dit lui-même, une sorte de *Traité des Doctrines*, qui ne consiste pas à exposer l'histoire ou le roman de la philosophie, mais à résoudre le problème posé par son existence. Ce problème conjugue deux recherches : 1° Quelle est objectivement la physionomie de l'histoire de la philosophie. 2° Comment s'explique-t-elle par l'essence de la philosophie. Renouvier estime qu'il faut d'abord partir de la première recherche pour aboutir à la seconde. Il ne veut pas en effet déduire d'une philosophie *a priori* un *système* de l'histoire, mais opérer simplement un *classement* des systèmes. Pour cela, il veut partir de l'expérience nue.

Or, l'expérience atteste deux faits : 1° que depuis les origines jusqu'à nos jours les diverses philosophies se sont toujours contredites ; 2° qu'aucun progrès n'a été réalisé en philosophie relativement aux problèmes fondamentaux qui opposent les doctrines. C'est d'ailleurs ce qui explique que l'on peut aujourd'hui même se déclarer partisan d'une doctrine extrêmement ancienne, et ce fait prouve la fausseté de l'allégation de Hegel suivant laquelle la philosophie la plus récente serait la plus vraie. Si l'on veut nier le caractère irréductible de ces contradictions, on se trouve devant un dilemme insoluble : ou bien on affirme qu'elles ne sont pas réelles, mais alors on est démenti par les faits ; ou bien on affirme avec Hegel que la philosophie est un *tout* organique dont l'évolution historique a pour effet de concilier les contradictoires ; mais cette thèse implique la négation du principe de

contradiction comme principe réel ; elle est en désaccord avec l'expérience ; elle contredit à toutes les autres philosophies sans avoir le moyen de leur imposer silence par une évidence privilégiée. Il faut donc reconnaître l'existence des contradictions.

Tournons-nous maintenant vers l'analyse philosophique : nous voyons que tous les problèmes éternellement insolubles de la philosophie concernent une série de questions sur lesquelles les diverses doctrines se prononcent de façon contradictoire et qui se formulent par des alternatives ne comportant pas d'autres réponses que le *oui* ou le *non*.

Quelles sont ces oppositions ? On les voit se dégager avec une netteté croissante au fur et à mesure que se développe l'histoire de la philosophie : ce sont les oppositions entre la *chose* et l'*idée*, l'*infini* et le *fini*, l'*évolution* et la *création*, la *nécessité* et la *liberté*, le *bonheur* et le *devoir*, l'*évidence* et la *croyance*. Chacune de ces oppositions a sa propre histoire, et Renouvier montre comment, au cours de cette histoire, les concepts opposés de chacun de ces couples se sont de plus en plus précisés en se combattant, et comment, aussi, jamais l'un d'entre eux n'a pu triompher de l'autre.

Une fois déterminées ces oppositions fondamentales et éternelles, il est facile de classer ces différentes doctrines en rangeant dans la même classe celles qui optent pour la même série de termes opposés.

Mais, si l'on en restait là, on n'aurait accompli qu'un travail purement extérieur. Pour être philosophique, la classification doit être explicative et systématique. En conséquence, il faut découvrir un principe qui rende compte de toutes les divisions. On pourrait penser que ce principe se trouve dans l'opposition la plus anciennement manifestée dans l'histoire, car ce qui s'est depuis toujours manifesté est toujours le plus primitif. Cette opposition serait celle de la *chose* et de l'*idée*, que l'on voit apparaître dès l'antiquité, où l'idéalisme platonicien s'oppose au matérialisme des physiciens. Mais, si importante que soit cette opposition, elle n'est pas la plus fondamentale. La plus fondamentale est au contraire celle qui s'est dégagée le plus tardivement, à savoir celle de l'*évidence* et de la *croyance*.

En effet, c'est par la réflexion philosophique que jaillit pour la conscience la série des oppositions irréductibles et ce n'est qu'en dernier lieu que la réflexion philosophique réfléchit sur elle-même pour pénétrer les méthodes et les principes qui l'ont inconsciemment guidée. C'est ainsi que la philosophie ne s'est arrachée que tout récemment au mirage par lequel elle se représentait toujours comme nécessairement déterminée par une évidence, alors qu'elle résulte toujours d'une croyance.

Il suffit maintenant d'examiner cette opposition *évidence* et *croyance* pour apercevoir qu'elle est effectivement la racine de toutes

les autres : pour les uns, en effet, toute philosophie s'impose nécessairement par l'évidence de ses raisons, pour les autres, toute philosophie est affaire de croyance et suppose une option libre satisfaisant à une exigence pratique.

Ainsi, l'évidence et la croyance sont les causes déterminantes des jugements des philosophes ; elles sont donc le principe de leurs jugements contradictoires et, par conséquent, celui de toutes les oppositions doctrinales.

Faisons un pas de plus. L'antinomie *évidence-croyance* étant le principe de l'opposition réciproque des doctrines, l'affirmation de cette antinomie comme principe enveloppe la position de la thèse de la croyance. Car seul l'exercice de la croyance peut permettre un choix libre entre les oppositions et rendre compte des divergences de doctrines. Ces divergences seraient impossibles si c'était l'évidence qui imposait leurs affirmations, car une telle évidence produirait sur les esprits une contrainte irrésistible qui forcerait leur accord sur une même thèse. Au surplus, en optant pour la thèse de la croyance, on n'abolit pas définitivement celle de l'évidence, car la croyance, ne pouvant rien imposer avec évidence, ne peut imposer avec évidence la négation du règne de l'évidence. On voit par là que le conflit entre l'évidence et la croyance, d'où naissent toutes les autres contradictions philosophiques est, en définitive, un conflit entre deux croyances : la *croyance en la croyance* et la *croyance en l'évidence*.

Puisque l'antinomie entre la croyance et l'évidence est le point à partir duquel s'expliquent toutes les autres divisions entre les systèmes, on peut réduire toutes ces divisions à une seule et unique dichotomie qui ne laisse finalement en présence, pour l'ensemble des philosophies, que deux partis opposés : celui de la croyance en la croyance et celui de la croyance en l'évidence. La classification envisagée s'achève donc par une systématisation dichotomique groupant de deux côtés opposés les contraires inconciliables, et les réunissant, selon des affinités décelées par l'expérience et le raisonnement, en deux systèmes opposés : le *système de la chose* : chose, infini, substantialité, nécessité, bonheur, évidence, et le *système de la conscience* : idée, fini, création, liberté, devoir, croyance.

Le nombre des questions éternellement débattues par les philosophies est donc très réduit, puisqu'il se réduit à ces six « dilemmes », lesquels ne sont que les six faces d'une seule et même antinomie fondamentale (croyance-évidence). Une fois ramenés à leurs familles naturelles tous les penseurs que des circonstances extérieures ou des raisons de sentiment ont écartés des conséquences logiques de leurs principes, on voit ces familles se réduire à deux : celle des partisans de la conscience avec les cinq thèses qui en découlent, celle des partisans de la chose avec les cinq antithèses qu'elle implique. Dans la

première on *croit* à la vérité de toutes les thèses, dans la seconde, on juge *évidente* la vérité de toutes les antithèses ; mais comme ce dernier jugement n'est lui-même que l'expression d'une croyance, on se trouve finalement en présence d'un dilemme général de la croyance philosophique. Sur ce dilemme le penseur est mis en demeure de prendre parti, et il ne le peut qu'en *engageant sa responsabilité morale.*

Si maintenant, nous envisageons l'ensemble de l'histoire de la philosophie, nous voyons, malgré quelques exceptions qu'expliquent des facteurs extrinsèques, les idées philosophiques se distribuer effectivement selon ces deux pôles opposés. C'est ainsi qu'à première vue, on rangera du côté de la Conscience : Pythagore, les Eléates, Platon, Aristote, Descartes et le cycle des aprioristes jusqu'à Kant, Fichte, Lequier, etc., et du côté de la Chose : Thalès, Anaximandre, Anaximène, Héraclite, Empédocle, Démocrite, les Epicuriens, les Stoïciens, Spinoza, Schelling, Schopenhauer, Hegel, dont la philosophie n'est qu'une doctrine de la Chose formulée en termes de doctrine de la Conscience.

* * *

Il reste maintenant à fonder définitivement cette conception contre les objections adverses.

En ce qui concerne le principe de la classification (l'antinomie évidence et croyance fondée sur un conflit de croyances), on reconnaîtra que par définition il ne peut être prouvé, puisqu'il est l'objet d'une libre croyance. Mais on montrera que cette croyance est la mieux fondée de toutes. D'abord, elle est d'accord avec l'expérience. On dira, il est vrai, que si les doctrines se contredisent, elles sont à peu près unanimes à se réclamer de l'évidence. Mais, en philosophie, ce n'est pas la majorité qui fait la loi, c'est le jugement personnel du philosophe. Ensuite, si chacune d'elles accorde l'évidence à *elle-même,* chacune refuse de l'accorder aux autres. Enfin, étant donné que l'antinomie *évidence-croyance* n'est pas apparue dès le début et ne pouvait apparaître que tardivement à la conscience philosophique, il est naturel que la plupart des philosophes aient jusqu'ici ignoré ce principe supérieur. En revanche, c'est un fait historique que toutes les doctrines se contredisent, ce qui prouve qu'aucune évidence réelle ne les soutient ; c'est un fait aussi que chaque doctrine voit dans toutes les autres l'expression de facteurs individuels et de croyances. A ces constatations s'ajoutent des considérations de logique. Le principe de contradiction, en effet, exige que l'on rejette la thèse de l'union des contradictoires et impose par conséquent un choix entre eux. Et, comme il ne nous dit pas *ce que* nous devons choisir, le choix dépend de la croyance. Si, d'autre part, on prétend limiter le principe de contradiction au simple discours logique, prétendre que la réalité lui

échappe et qu'elle unit les contradictoires, on demandera d'où vient cette limitation du principe de contradiction, on verra alors qu'elle consiste en une affirmation qu'aucune évidence ne peut fonder, puisque toute évidence suppose, en définitive, le recours au principe de contradiction. Celui qui limite ainsi le principe de contradiction ne fait que se classer, qu'il le veuille ou non, dans le camp de ceux qui nient l'évidence, par une *opposition radicale* à ce principe, opposition en faveur de laquelle il s'est librement prononcé en dehors de toute évidence, et au-dessus de laquelle il n'a pas le pouvoir de s'élever. En outre, si l'on prétend battre en brèche le principe de contradiction, on ouvre en fait la porte aux croyances les plus déréglées.

Il faut enfin ajouter l'argument moral. Les principes sous-tendus par les postulats des différents philosophes (postulat de la chose, etc., postulat de l'idée, etc.) enveloppent des notions morales. Si c'est l'obligation morale qui décide finalement du choix du philosophe en orientant sa croyance, on s'explique que ce choix puisse s'exercer de façon différente, puisque l'obligation morale ne se manifeste pas avec la même force chez les divers individus.

Examinons maintenant les arguments en faveur du groupement dichotomique des philosophies en deux systèmes contraires. On verra qu'il se vérifie de deux façons différentes : par l'histoire de la métaphysique, c'est-à-dire par la voie historique, et par la considération du développement naturel de la conscience, c'est-à-dire par la voie logique. L'histoire de la métaphysique commence en effet par l'affirmation de la Chose ; fruit du réalisme spontané de l'esprit humain. Se séparant du personnalisme qui lui était uni dans les mythologies et cosmogonies primitives, ce réalisme, sous l'empire de l'abstraction, d'où sont nées les sciences, puis la métaphysique, pose comme des réalités en soi les objets généralisés de la sensation et de l'entendement. Alors se forment les concepts d'infini, de nécessité, d'évolution, appliqués à un sujet universel auquel on voit souvent rapportées des propriétés de la conscience. Cette nécessité réduit la personnalité à un mode fugitif de la Chose, elle ne laisse ouverte au point de vue pratique d'autre perspective que celle du bonheur ; elle enveloppe la thèse de l'évidence, car la Chose, en vertu du nécessitarisme, informe l'esprit et lui dicte des jugements contraignants. Ainsi toutes les thèses : Chose, infini, évolution, nécessité, bonheur, évidence, transparaissent peu à peu à travers l'histoire comme constituant un tout systématique réunissant en une seule grande classe de nombreuses doctrines d'apparence diverse, appartenant à toutes les époques de la spéculation.

Passons maintenant au système de la conscience. Il est le dernier apparu dans l'histoire, car ce n'est que par un long et pénible effort

que la conscience a pu se détacher de la chose et s'apercevoir elle-même. Pour développer le système de la conscience, il faut s'installer d'emblée au cœur de la conscience, dans la critique de la connaissance, c'est-à-dire *il faut commencer par où l'histoire finit.* C'est pourquoi la voie de la conscience est le *renversement de la voie historique* : c'est une voie logique qui descend de la conscience à la chose. La voie historique, qui monte de la chose à la conscience, est contraire à la logique, car elle commence par considérer comme *chose indépendante* de ma conscience, un objet qui n'est en réalité que donné dans et par *ma* conscience comme corrélatif du sujet. La conscience, au contraire, dès qu'elle se place à son point de vue, commence logiquement par douter de l'existence extérieure de cette chose qu'elle ne peut légitimement poser que comme représentation, et ne veut rien affirmer que sous la sanction de ce principe autosuffisant qu'*elle est et se pose absolument à elle-même pour elle-même.* Elle se demande d'où viennent les lois assurant la correspondance des perceptions entre les personnes, quelle confiance on peut accorder aux jugements de l'entendement sur les choses extérieures ; s'il existe une unité universelle assurant l'harmonie des consciences individuelles et justifiant la moralité. Toutes les doctrines ne font que répondre diversement à ce petit nombre de questions. Or la conscience, enfermée dans sa certitude phénoménale, ne peut y répondre que par la croyance, et le premier problème qui s'impose à elle, c'est donc celui de l'évidence et de la croyance, qu'elle résout logiquement par la primauté de la croyance. A partir de ce point, découlent toutes les thèses du système de la conscience : l'application méthodique du principe de la croyance conduit à la croyance au devoir ; le devoir conduit à la reconnaissance de la liberté ; la liberté implique la discontinuité ; elle exclut l'évolution et requiert la création ; la création implique le fini et exclut l'infinité actuelle ; la négation de l'infini emporte la validité sans restrictions des lois de ma pensée (la loi du nombre qui est celle de ma pensée exclut l'infini actuel), et cette validité absolue de la pensée pose la souveraineté de l'idée au détriment de la chose réduite à une représentation.

Mais à ces deux systèmes opposés et à ces deux procès de sens contraire (historique et logique), il y a un fondement unique : c'est la conscience considérée sous ses deux aspects fondamentaux. D'abord, sous l'*aspect de sa structure,* elle est distinction du sujet et de l'objet, c'est pourquoi cette distinction primitive apparaît la première dans l'histoire comme opposition de l'idée et de la chose, et c'est par la réflexion sur cette opposition primitive que la conscience, à travers la conscience des autres oppositions, arrive à la conscience de l'opposition suprême (croyance, évidence) pour s'apercevoir dans son essence véritable, c'est-à-dire dans sa *liberté.* Elle découvre alors que cette

liberté des affirmations est le principe véritable de toutes les affirmations opposées antérieures relatives aux termes contradictoires. Elle saisit alors le second aspect de son être — aspect qui est le plus fondamental — c'est à savoir l'activité libre, grâce à laquelle la distinction du sujet et de l'objet — qui est son premier aspect — a pu se muer en *opposition* de la chose et de l'idée, et donner lieu par là au système des oppositions. Ainsi, la conscience, comme distinction du sujet et de l'objet d'une part, comme libre activité d'affirmation de l'autre, apparaît comme le fondement des deux systèmes et de la contrariété de leurs voies. Comme la distinction du sujet et de l'objet n'est qu'une cause nécessaire *sine qua non*, mais non suffisante du procès, tandis que l'activité libre d'où sort le conflit de la croyance et de l'évidence en est la cause déterminante, on voit se confirmer par là la prééminence de l'opposition croyance-évidence sur l'opposition première : Idée-chose et sur toutes les autres.

Enfin, puisque le facteur moral décide de la croyance, et que la croyance qui entraîne la doctrine de Renouvier relativement à la classification des systèmes est estimée par lui à la fois comme la plus vraie et comme la seule qui soit dictée par l'obligation morale suprême, cette classification ne peut être comme la classification en biologie ou en chimie un catalogue qui laisse indifférent celui qui le dresse ; elle entraîne au contraire des jugements de valeur sur la vérité et la bonté des doctrines ainsi classées. Elle n'a donc pas sa fin en soi ; elle a un but qui la justifie : c'est d'abord de montrer la nécessité de *prendre parti* ; et ensuite d'*indiquer le parti* qu'il faut prendre, lequel ne saurait être que celui qui est dicté par l'obligation morale.

Renouvier s'oppose par là aux conséquences de l'historisme : l'historisme, parce qu'il prétend tout comprendre, prétend tout accepter, l'éclectisme qui en est la rançon prétend tout concilier : l'un et l'autre aboutissent à supprimer le choix, l'engagement *pour* ou *contre*. Renouvier récuse ces « endormeurs philosophiques ». Il s'accorde en cela avec Jaspers contre Hegel et Dilthey, comme il s'accorde avec Fichte, qui proclamait, lui aussi, la nécessité du choix initial, l'importance primordiale de la croyance que ce choix exprime, et le rôle décisif du facteur moral dans l'orientation de ce choix. En revanche, Renouvier se rencontre avec Herbart et Dilthey dans sa thèse de la permanence des antinomies fondamentales à travers l'histoire de la philosophie ; avec Dilthey tout particulièrement, qui vise aussi à classer les doctrines, et qui a entrevu un moment l'idée d'une classification dichotomique.

* * *

Que penser de cette doctrine ? Notons d'abord son intérêt et sa puissance. Elle établit la réalité de l'histoire sur des fondements

immanents. Elle affirme sa pérennité, l'éternelle actualité de toutes les doctrines. Elle la libère de tout système qui, en prétendant la reconstruire, la fausse dans sa forme, et l'arrête à lui. En délivrant l'histoire du mythe d'une évolution nécessaire, elle met en évidence l'importance primordiale de la libre création individuelle et de la croyance, justifiant le droit de libre option que tout homme conserve vis-à-vis de toutes les philosophies. Elle rend ainsi aux philosophies leur valeur originale et irremplaçable ainsi que leur indépendance. Si le concept d'évolution avait été utile pour mettre fin à la fragmentation de l'histoire des sectes, il avait compromis l'originalité des doctrines en les coulant dans l'homogénéité d'un développement uniforme et nécessaire. Renouvier brise cette homogénéité et fonde un pluralisme des philosophies qui les maintient durablement dans leur historicité essentielle et dans leur originalité irréductible, tout en leur donnant dans la structure des antinomies fondamentales une assiette commune qui les sauve de la fragmentation de l'histoire des sectes. Enfin, il laisse à l'évolution une place légitime en montrant comment, à travers l'histoire, s'opère un progrès inlassable dans la détermination toujours plus précise des antinomies fondamentales, qui, elles, échappent à toute évolution.

* * *

Néanmoins, Renouvier n'a pas tenu sa promesse. Loin, comme il l'avait dit, de partir de l'expérience nue, il part d'une philosophie *a priori* : philosophie du dilemme, du choix et de la dichotomie qui, pour lui, constitue l'essence de la philosophie en opposition avec la conception que Hegel avait d'elle.

De là découle ce fait que la classification de Renouvier, loin de refléter les réalités de l'histoire, s'édifie en opposition avec elle. D'où sa défaillance. D'abord elle isole les *philosophies* et les *problèmes*, point de vue légitime en un certain sens, mais qui a pour conséquence de disloquer et d'anéantir la personnalité individuelle des doctrines au profit d'une histoire des questions abstraites qui reprend la forme évolutive.

En second lieu, on aboutit moins à une classification des systèmes qu'à une théorie et une histoire *des principes qui pourraient servir à les classer*. Après avoir affirmé que toutes les doctrines se répartissaient aisément de chaque côté de la ligne de partage des eaux tracée par le principe dichotomique, Renouvier est bien forcé de constater qu'il y a de notables exceptions, et finalement que l'exception est la règle. Selon le couple d'opposés envisagés, on voit en effet les philosophies changer de camps dans un chassé-croisé perpétuel. Par exemple, si l'on désigne par *idéalisme* toute doctrine définissant les choses

par des caractères donnés exclusivement par l'entendement, en les opposant à celles qui les déterminent par des caractères sensibles, on rangera dans la même classe Descartes, Malebranche, Spinoza, Hegel ; mais, si l'on considère le couple d'opposés : évolution-création, nécessité-liberté, on devra mettre Malebranche et Descartes avec Berkeley — Spinoza avec les matérialistes et Spencer, etc. Il semble donc qu'il y ait autant de classifications possibles qu'il y a de couples d'opposés. Mais n'est-ce pas la preuve qu'il est impossible de fonder sur ces principes une classification systématique ? Que dire d'un principe de classification qui, en zoologie par exemple, aboutirait, selon le caractère fondamental envisagé, à classer, ici, la tortue avec le ver, là, la tortue avec le chien, etc. ? Aussi la dichotomie, au lieu de distribuer les systèmes en groupes, aboutit-elle à couper chaque système en morceaux : ce sont ces morceaux que l'on classe. La spécification fait place à la chirurgie. C'est qu'en effet cette classification est normative *a priori*. Elle ne se contente pas de répartir, elle veut réformer. Mais, loin que la norme qu'elle énonce se dégage du réel fournissant le type du normal, elle s'établit, abstraction faite du réel, à partir d'un concept *a priori* qui récuse l'expérience et lui oppose un devoir-être. Accusant de malformations les doctrines qui ne peuvent rentrer dans ses cadres, Renouvier les appelle des *monstres*. Or il se trouve que, en fait, aucune doctrine — sauf, et encore — celle de Spencer, pour le système de la Chose, et celle de Renouvier, pour celui de la conscience, ne peut entrer dans ces cadres ; Renouvier doit donc aboutir à les considérer toutes comme des monstres. Mais une classification qui aboutit à convertir en monstres tous les êtres auxquels elle s'applique témoigne de façon éclatante qu'elle est en dehors du réel.

Demandons-nous maintenant si Renouvier parvient effectivement à sauver la vie originale et permanente des doctrines. Certes, il pourrait y réussir dans la mesure où il établit qu'en elles rien de fondamental n'a vieilli ni passé, que les plus anciennes témoignent des plus hautes initiatives. Il semble fonder l'infinité de l'histoire en montrant que rien ne se résoudra jamais, que l'expérience philosophique se répétera indéfiniment à l'avenir aussi souvent qu'un penseur se saisira du problème philosophique et recommencera pour son compte l'expérience déjà faite.

Mais une réflexion plus approfondie réduit quelque peu ces belles apparences. D'abord, on nous montre que toutes les différences qui séparent entre elles les doctrines du système de la Chose, comme aussi toutes celles qui séparent entre elles celles du système de la conscience, ne sont dues qu'à des fautes de logique. Il n'y a que deux doctrines logiquement cohérentes : celle de Spencer qui incarne dans sa plus grande pureté le système de la Chose, celle de Renouvier qui incarne le système de la conscience. La liberté de choisir d'autres

doctrines que ces deux-là ne repose finalement que sur un aveuglement logique. Toutes les doctrines autres que ces deux-là sont donc anéanties, puisqu'elles ne doivent un semblant de personnalité individuelle qu'à des confusions contradictoires.

Bien plus, si le choix reste possible entre les deux seuls systèmes cohérents, en vertu du primat de la croyance qui supprime la contrainte de l'évidence, il n'en demeure pas moins que le choix en faveur du système de la Chose n'est possible que par un aveuglement d'ordre moral, qui implique ultérieurement d'ailleurs une contradiction logique, puisqu'il limite par l'affirmation de l'infini actuel — posé au nom de l'évidence — le principe même de l'évidence, c'est-à-dire les principes d'identité et de relativité. D'où il résulte que la doctrine de la Chose est elle-même anéantie dans sa validité logique. La thèse de la croyance explique certes *la possibilité de la choisir quand même,* mais elle proclame en même temps l'illégitimité, voire l'absurdité d'un tel choix. Or, il est impossible de rendre à toutes les doctrines leur vie et leur droit à être choisies par le penseur et en même temps de démontrer qu'elles sont toutes immorales et fausses hormis une seule, à l'égard de laquelle le choix n'est pas seulement *possible* ni légitime, mais moralement obligatoire. On peut dire que par là Renouvier détruit bien plus sûrement que Hegel la réalité intrinsèque des doctrines qui, au moins, chez ce dernier, étaient réputées exprimer toujours quelque chose de l'absolu.

D'autres critiques seraient possibles, mais il faut conclure. Si l'œuvre de Renouvier semble ne pas aboutir, puisqu'elle dément finalement les intentions qui l'ont inspirée, elle conserve un intérêt *exceptionnel,* non seulement par les tendances qui l'animent, mais par la rupture qu'elle consomme avec les conceptions — traditionnelles depuis un siècle — de l'évolution, du cycle ou du progrès.

Renouvier a voulu libérer les philosophies de la *formule universelle* qu'on leur appliquait. Il a eu un vif sentiment de la liberté qui les suscite et les maintient vivantes, de l'équilibre variable *sui generis* que l'on découvre en elles entre la raison et la croyance. Son tort a été d'avoir procédé *a priori,* d'avoir cherché un principe général de différenciation, et détruit par la généralité abstraite de ce principe la différenciation originale qu'il prétendait fonder.

Découvrir un principe de différenciation concret qui n'abolisse plus les différences sous prétexte de les fonder, qui unisse l'individualité de chaque doctrine avec l'absoluité qu'elles manifestent, sans compromettre l'une par l'autre, opérer par une méthode critique à partir des faits, telle doit être la tâche du philosophe préoccupé de fonder philosophiquement et réellement la légitimité de l'histoire de la philosophie dans la réalité des doctrines qui sont ses objets éternels.

MARTIAL GUEROULT.